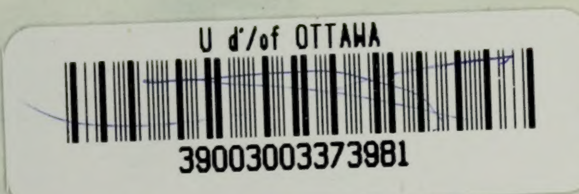
Vandoyer

Hommage à Théophile Gauthier



JEAN-LOUIS VAUDOYER

HOMMAGE

A

THÉOPHILE GAUTIER

1811-1911

EXTRAIT DE *LA REVUE DE PARIS* DU 1er SEPTEMBRE 1911

COULOMMIERS
IMPRIMERIE PAUL BRODARD

1911

HOMMAGE
A
THÉOPHILE GAUTIER

Il a été tiré de cet ouvrage :
15 exemplaires sur hollande et 200 exemplaires
sur papier ordinaire,
tous numérotés à la presse.

N° **103**

JEAN-LOUIS VAUDOYER

HOMMAGE
A
THÉOPHILE GAUTIER

1811-1911

EXTRAIT DE *LA REVUE DE PARIS* DU 1er SEPTEMBRE 1911

COULOMMIERS
IMPRIMERIE PAUL BRODARD
—
1911

*
* *

LE MAITRE

Il est pareil au dieu puissant qui tient la lyre,
Ou plus encor peut-être au Bacchus indien
Qui mêle sur ses pas, dans l'air arcadien,
Le parfum du laurier à l'odeur de la myrrhe.

Il marche vers le Trône où nous devons l'élire!
Celui qui le nomma « parfait magicien »
Est à son côté droit, et, de l'autre, se tient
Nerval, déjà frappé d'un riche et noir délire.

Tous trois d'un même amour honorent la Beauté :
L'un répand à ses pieds de sombres fleurs malades,
L'autre de frais roseaux dérobés aux dryades;

Mais Gautier, dédaignant « le marbre et la cité »,
Dans un vaste empyrée interdit au nuage,
Trace de la déesse une immortelle image!

I

LE SOMMEIL DU CRITIQUE

« Le théâtre est un art si abject, si grossier!... »

Th. G. (*Cité par les Goncourt dans la préface de* Théophile Gautier *par Émile Bergerat*).

Quoiqu'il n'ait point son nom dans le martyrologe
Le Saint du feuilleton, Gautier, non sans gémir,
Depuis plus de trente ans, toujours près d'en vomir,
Vient subir un tourment que nul décret n'abroge.

Mais l'ombre du balcon, enveloppant la loge,
Y forme un clair-obscur qui convie à dormir :
Laissant le roi régner et le traître trahir,
Le critique, l'œil clos, se résigne à l'éloge.

Calliope au front pur près d'Erato qui rit,
Protégeant un sommeil dont le songe est sans prix,
Cariatides d'or, veillent sur le poëte ;

Et, tandis que le pitre expose tout au long
Les vulgaires détours dont une intrigue est faite,
Les Muses à Gautier décrivent Apollon.

II

TROIS PORTRAITS DE MADEMOISELLE DE MAUPIN

I

THÉODORE

... Car en effet je n'étais plus Madelaine de Maupin, mais bien Théodore de Sérannes...

Th. G. (*Mademoiselle de Maupin*).

Quand il a passé sous la porte
Une rose blanche y pendait,
Et maintenant son feutre emporte,
Parmi les plumes qu'il supporte,
Des pétales couleur de lait.

Dans le jardin qu'éclaire et dore
Le soleil bas de la saison,
Chaque arbre de fleurs se décore
Pour fêter le beau Théodore,
Qui s'approche de la maison.

C'est alors que paraît Rosette,
En deuil d'un très vague mari :
Le cheval fait une courbette,
Et, avant même qu'il s'arrête,
Le cavalier est favori.

A peine un instant il hésite
A baiser la main que lui tend
Rosette, qui se félicite
D'avoir une main si petite
Que l'on ne sent point qu'on la prend,

Et que, sournoise autant qu'agile,
Par les doigts frêles et pointus,
Comme un venin elle faufile
Jusques au fond d'un cœur tranquille
Le goût des plaisirs défendus.

II

ROSALINDE

... Théodore, qui avait pris le rôle de James le Mélancolique, s'est offert pour la remplacer...

TH. G. (*Mademoiselle de Maupin*).

Elle entre, et l'on ne sait s'il ne faut dire : « Il entre... »
Théodore, est-ce lui?
Mais non : c'est Rosalinde, et Madelaine aussi!
« C'est *comme il vous plaira!* » dit-elle, ou dit-il, entre
Rosette et son bel ami.

Sa robe toute d'or devient d'azur dans l'ombre,
Ses bas sont cramoisis.
Tous les rayons du jour, par ses yeux réfléchis,
Viennent frapper d'Albert dont la prudence sombre
Devant cet autre Adonis...

Adonis ou Vénus? D'Albert hésite et tremble :
Car, cruel mais exquis,
Le doute lui plaît mieux qu'un sentiment précis;
Et cependant son cœur peut-il goûter ensemble
Ces deux amours ennemis?

Allant vers elle, il prend la main qu'elle lui donne,
Mais, lorsqu'elle sourit,
Il hésite à sourire, ayant revu l'habit
Qu'hier portait encor cette étrange personne,
Et brusquement il rougit,

Observant que Rosette, autant que lui troublée.
Voit son amour détruit
Par ces grands cheveux noirs, par ce sein blanc qui luit,
Et qu'elle rêve aussi, près de ce beau Protée,
A quelque stérile nuit.

III

MADELAINE

... Théodore-Rosalinde, mademoiselle d'Aubigny, ou Madelaine de Maupin, pour l'appeler de son véritable nom...

TH. G. (*Mademoiselle de Maupin*).

Quoiqu'il ne sache point comment elle se nomme,
Il la nomme pourtant lorsqu'il murmure : « Amour »;
L'ombre laisse tomber ses rideaux sur le jour;
« Pour vous j'ai cette nuit quitté mes habits d'homme... »

Il la nomme pourtant lorsqu'il murmure : « Amour »,
Et frémit en touchant la double et blanche pomme.
« Pour vous j'ai cette nuit quitté mes habits d'homme... »
La lune d'un trait doux dessine un pur contour.

Il frémit en touchant la double et blanche pomme.
Elle offre à ses baisers un chaleureux séjour ;
La lune d'un trait doux dessine un pur contour ;
Et l'asile du lit ne connaît pas leur somme.

Offrant à ses baisers un chaleureux séjour,
La belle oublie enfin qu'elle fut gentilhomme.
— Si l'asile du lit ne connut point leur somme,
Il connut leur plaisir et son fréquent retour.

III

LA MORTE AMOUREUSE

... Un masque noir brisé, un éventail, des déguisements de toute espèce traînaient sur des fauteuils et laissaient voir que la mort était arrivée dans cette somptueuse demeure à l'improviste et sans se faire annoncer.

Th. G. (*La Morte Amoureuse*).

Le lit est large et mol où Clarimonde morte
Repose dans les plis de son linceul léger;
L'ombre a de lourds parfums et l'on entend neiger
La rose unique au pied de l'urne qui la porte.

Sur le seuil Romuald paraît, avec l'escorte
Dont l'ange souterrain joue à l'accompagner;
Il veut fuir, redoutant les attraits du danger,
Mais le vent, d'un seul coup, frappe et ferme la porte.

Sur le tapis d'azur, où des oiseaux tissés
Semblent d'un libre oiseau, chacun, l'ombre captive,
Il marche, l'âme émue et déjà moins rétive;

Quand soudain, s'arrêtant, il voit sur lui fixés,
Près d'un domino blanc et d'un tambour de basque,
Deux regards infernaux qui brillent sous un masque.

IV

MUSIDORA, SA CHATTE ET SON BAIN

— Dites à Jack de m'apporter ma chatte anglaise, et faites-moi préparer un bain...

Th. G. (*Fortunio*).

Musidora, qui rêve à côté de sa chatte,
Tient dans sa main de lis son pied de corail blanc :
Elle ne bouge pas, tandis que, sous le banc,
La bête pour jouer pousse un fruit de la patte.

Musidora voit l'eau tomber dans le bassin ;
Une fine buée emprisonne les glaces ;
La chatte pour dormir hésite entre deux places ;
Du soupir de son cœur la belle enfle son sein.

Musidora regarde un spectacle invisible
Qui l'oblige à froncer le front et le sourcil.
L'eau du bain monte avec un murmure gentil,
Auquel répond la chatte, engourdie et paisible.

Musidora voudrait pleurer, rien qu'un moment ;
Elle ferme le poing et mord, au bord, sa lèvre ;
Puis lance ses bijoux sur un plateau de Sèvre :
La chatte au bruit s'éveille, et crache en se sauvant.

Musidora s'applique à verser une larme,
Et, pour voir si ce pleur enfantin a coulé,
Elle vient au miroir, sous la vapeur voilé,
Y trace un petit rond dont la chatte s'alarme :

Musidora se penche au bord de ce halo,
Mais la joue a déjà fondu l'amère goutte,
Quand la chatte, soudain, levant le nez, écoute
Le bruit que fait ton noir cheval, Fortunio !

V

AU CAFÉ FLORIAN

... La Piazza est toute bordée de cafés, comme le Palais-Royal de Paris, avec lequel elle offre plus d'une ressemblance...

TH. G. (*Voyage en Italie*).

Maître, je songe à vous : sur le mur, peint à fresque,
Un gros Turc me sourit et vous ressemble presque :
Il touche un chapelet de santal, grain par grain ;
Il est heureux. Jadis, — j'en suis, ce soir, certain, —
Devant ce guéridon et sur cette banquette,
Vous vous êtes assis. Vous laissiez la gazette,
Et, posant près de vous le livre et le papier,
Vous approchiez, d'une main lente, l'encrier.
Entre le frais parfum du sorbet et le tiède
Encens de votre cigarette, heureux aède,
Vous receviez, faisant de ce petit salon
Un temple, les Neuf Sœurs et leur maître, Apollon,
Qui chantait devant vous ses odes les plus fières.
Parfois, quelques instants, vous fermiez les paupières,
Immobile, pour mieux voir naître et se former
Le poëme nouveau que vous alliez rimer,
La couleur de l'image et le dessin des stances.
Vite vous surmontiez de vaines résistances,
Et, comme un papillon que blesse un dard d'acier,
Votre plume atteignait l'adjectif prisonnier.

Quelque voisin parfois, en dégustant sa glace,
Fredonnait le refrain de l'air que, sur la place,
La fanfare jouait bruyamment, mais fort mal :
Et cet air-là, c'était votre cher *Carnaval!*
Le passé vous offrait par lui ses chers mensonges,
Et vous preniez alors la gondole des songes
Pour parcourir l'Espace et remonter le Temps.
Pareils à des bouquets qui s'ouvrent au printemps,
La musique faisait fleurir sous les arcades,
Bruissants et légers, blancs comme des cascades,
Les dominos au fond desquels tremble et sourit
Un noir regard, perçant le loup couleur de nuit.
Pour étonner les solitaires astronomes,
Une molle fusée éclatait sur les dômes
Entre les boules d'or dont Saint-Marc s'enrichit.
Puis, sur les Esclavons, lorsque le vent fraîchit,
A l'heure où l'horizon pâlement se colore,
Vous regardiez venir, de l'Orient, le More,
Et rêviez au sommeil pur de Desdemona.
Le soprano lointain d'une prima donna
A l'air fragile et vain égrené sur le môle
Mêlait confusément la *Romance du Saule* ;
Et, malgré vous, tout seul dans le petit café,
Ouvrant un cœur pour tous soigneusement scellé,
Vous regardiez — regret ! « un ramier qu'on étouffe » —
Carlotta qui dansait sur la scène des *Bouffes*.

VI

À UNE DAME BLONDE EN LUI ENVOYANT UN EXEMPLAIRE DE *LA TOISON D'OR*

... C'est tout uniment une simple ouvrière de
la rue Kipdorp, près du rempart, à Anvers.

TH. G. (*La Toison d'Or*).

Madame, en doutez-vous, vous êtes cette blonde,
A l'œil bleu pâle, au teint si blanc,
Pour laquelle Tiburce oublia tout au monde,
Épris de l'idéal flamand.

Dans une autre existence, où vous fûtes heureuse
Et posâtes devant Netscher,
Vous remplissiez de lait, patiente et soigneuse,
Des bols à dessins outremer.

La vieille Barbara balayait sur la porte,
Dans un grand carré de soleil;
Parfois vous achetiez au Chinois qui l'apporte
Un oiseau bavard et vermeil;

Et tandis qu'il chantait dans une cage à houppe,
Au-dessus d'un beau pied d'œillet,
Vous rêviez vaguement à quelque Guadeloupe,
Renversant un col grassouillet,

Dont l'éclat pur, coupé par l'or de votre tresse,
Fit que Tiburce, enfin heureux,
Vous reconnut pour la divine pécheresse.
Au cœur pénitent et pieux...

Et c'est alors, trop amoureuse Madeleine,
Que vous suivîtes cet amant,
Et vîntes avec lui jusqu'aux bords de la Seine,
Pour y mourir, finalement.

VII

EN RUSSIE

... Après avoir déjeuné et changé en cendres un cigare, sensation délicieuse à Saint-Pétersbourg, où il est défendu de fumer dans les rues.

Th. G. (*Voyage en Russie*).

Par Hambourg et Schleswig il a gagné la mer,
Puis Pétersbourg, où, sur la vaste Perspective
Il a rôdé, jaloux de la chaleur captive
Sous la pelisse épaisse impénétrable à l'air.

Il regrette d'abord les souffles de l'Auster
Et revoit le Midi par l'imaginative ;
Mais il s'en veut bientôt de son humeur rétive,
Il s'efforce à goûter, à comprendre l'hiver.

Dans le ciel cristallin chaque dôme étincelle ;
Tout est pur, métallique, exact, diamanté,
La neige est un velours sous le givre, dentelle.

« Ces attraits, pense-t-il, valent ceux de l'été »,
Quand, le front au carreau qui du frimas le gare,
Il peut, étant rentré, savourer un cigare.

VIII

SUR LES PAS DE GAUTIER

Dans le Généralife, il est un laurier-rose...
Th. G. (*España*).

Pour l'Espagne un poëte part,
Et, s'il entreprend ce voyage,
C'est que, dans sa mauresque cage,
Il veut dire de notre part
Au laurier du Généralife
Que l'on parle encore de lui,
Laurier plus célèbre aujourd'hui
Que l'Émir ou que le Calife
Dont on peut déchiffrer le nom
Sur la faïence et sur le marbre.
Puis, pour honorer ce bel arbre
Qui doit à Gautier son renom,
Lorsque la nuit sera profonde,
La compagne du voyageur
Viendra, sur la plus rose fleur,
Poser sa bouche fraîche et ronde,
Tandis qu'imitant des jets d'eaux
Les plus chantantes mélopées,
Vous lirez *Émaux et Camées*,
Cher voyageur, sous les rameaux...

IX

LE FEUILLETON

... Moi, je suis comme le sauvage attaché au poteau : chacun le pique pour lui arracher un cri, un gémissement, mais il reste immobile ; personne n'a la satisfaction de l'entendre geindre.

TH. G. (*Lettre publiée par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul*).

Jamais la fleur pour lui n'eut un parfum plus doux :
Sur le parquet doré, beaux comme des bijoux,
Les pétales d'un lis brillent et semblent vivre.
S'il faut laisser le rêve, ira-t-il prendre un livre?
Voici, tout près de lui, Joachim et Tristan,
Et, homonyme cher, buveur et capitan,
Ce Théophile qui, pour l'amour de la Muse,
Dans la coupe mêlait au vin l'eau d'Aréthuse.
Fuira-t-il sur leurs pas dans le sacré vallon?
Hélas! ce n'est point l'heure! et le dur feuilleton,
Devoir quotidien, ou presque, et tyrannique,
Comme une nesséenne et fatale tunique,
Couvre le sein charmant que montrait Erato...

Voici *Gemma*, ballet où danse Cerrito :
Lui-même en inventa la trame ingénieuse,
Qui lui plaît. Mais, malgré tout l'art de la danseuse,
Malgré l'adroit Mérante et malgré le décor,
Qui montre l'Italie au fond d'un boudoir d'or,

Le Maître déjà vieux, et triste, et sans courage,
Imagine, oubliant qu'elle aussi prend de l'âge,
Celle qui fut Giselle et qui fut la Péri
Dans ce rôle nouveau qu'elle eût si bien rempli.

Il soupire et reprend la plume : « Au Vaudeville,
La Vie en Rose... » Et il sourit, l'aspect tranquille,
Mais le cœur lourd de souvenirs et de regrets...

Ah! nous respecterons comme toi tes secrets!
Puisque tu sus toujours dissimuler ta peine
Ce n'est pas nous qui toucherons aux clous d'ébène
Qui tiennent au cercueil le couvercle attaché!
Soufflons sans la saisir la lampe de Psyché :
Nous voulions voir l'Amour? ce sera la statue
Que tu sculptas dans le Paros, splendide et nue;
Nous la regarderons à l'heure où le soleil
En fait un Dieu joyeux, triomphant et vermeil!
Tu sus toujours mentir, puisque tu fus poëte;
Conservons donc ici ta légende complète :
Nous voulions te montrer à ton labeur soumis,
Et travaillant pour les pourceaux et les brebis
Comme Apollon jadis travailla chez Admète;
Nous voulions essayer la peinture indiscrète
D'une existence lourde, amère et sans repos,
Dire comment tu fus doublement un héros,
Par tes livres d'abord, ensuite par ta vie;
Mais ta réserve, ici, par nous sera servie,
O Maître! et ce n'est point pris sous les feuilletons,
Comme un captif vaincu, que nous te décrirons,
Mais vêtu d'une blanche et large dalmatique,
Le front orné d'un noir feuillage allégorique,
Calme, heureux, souriant, et, sous les myrtes verts,
Passant toute ta vie à composer des vers!



A JUDITH GAUTIER

Madame, de la voix la plus respectueuse,
La plus tremblante aussi, je dois encor chanter :
Car on ne peut du sien votre nom écarter,
Mnémosyne, déjà, l'a gravé sur l'yeuse.

Dans votre poésie étrange et précieuse,
Nous écoutons l'écho d'un grand luth persister,
Et, comme sait la barque un navire escorter,
Judith, votre œuvre suit une œuvre glorieuse.

Je veux donc, sur le flanc du marbre sépulcral
Où je viens d'apporter mon hommage féal,
Poser ce médaillon ciselé dans le jade :

On y voit votre beau visage régulier
Au front duquel le vent qui courut sur l'Hellade
Fera l'ombre passer du paternel laurier.

Coulommiers. - - Imp. Paul BRODARD.

